

éléments hétérogènes au moyen d'une langue commune, d'un intérêt civique commun, d'aspirations communes. L'évolution démogénique commença.

Les empires successifs de Perse, de Macédoine, de Rome, préparèrent la voie à la conception chrétienne de la fraternité universelle. Tant que cette conception ne fut qu'une affirmation ésotérique que tous les hommes étaient frères parce que fils d'un même père, elle n'influa que faiblement sur l'esprit social; mais lorsque, par le génie de saint Paul, elle fut convertie en idéal, en cette doctrine que tous les hommes peuvent devenir frères par une rénovation spirituelle, la foi nouvelle subit une transformation pareille à celle qui rendit civique la conception ethnique de l'État, et le christianisme devint le plus formidable pouvoir qu'ait connu l'histoire. Par degrés, il a réalisé son idéal. Aujourd'hui, une philanthropie chrétienne et l'esprit chrétien de mission, se dégageant du sentimentalisme ésotérique de leur jeunesse, se vouant à la diffusion du savoir, à l'amélioration des conditions, unissent les classes et les races humaines dans une humanité spirituelle.

LIVRE IV

La Marche sociale, Loi et Cause

CHAPITRE PREMIER

Le processus social physique

En sociologie historique et descriptive, nous avons étudié le processus de l'évolution sociale, mais toujours dans ses rapports avec les produits sociaux qui ont été les principaux objets d'investigation. Nous devons maintenant porter notre attention sur le processus social lui-même, afin de découvrir les lois de causation sociale.

Spécifiquement, cette étude est l'examen des actions réciproques des forces physiques et des motifs psychiques. On a vu que la population sociale se distribue selon les conditions physiques. Les unités sociales sont, d'abord, réunies par la recherche des aliments. Nées, amenées, ou attirées dans la contiguïté locale, en l'absence de quelque force dispersive, elles restent unies par la simple inertie. Les causes originelles de l'agrégation et de la dispersion sont donc des forces physiques. Mais les causes secondaires des phénomènes sociaux sont des motifs conscients et sont des produits de la vie sociale elle-même.

Nous devons, par suite, étudier d'abord le processus physique dans les phénomènes sociaux et l'étudier abs-

traitement, porter notre attention sur le processus plutôt que sur ses produits. Le processus psychique devra, après, être examiné de la même façon. Enfin, nous aurons à observer l'interaction compliquée de ces deux mécanismes.

L'évolution sociale n'est qu'une phase de l'évolution cosmique. Toute force sociale est une force physique transformée. La conversion de l'énergie physique en énergie sociale est inévitable et elle amène nécessairement des changements dans les groupements et les relations qui constituent le développement. Ou, si l'on veut des termes un peu plus scientifiques, les causes originelles de l'évolution sociale sont les processus de l'équilibre physique, qui s'observent dans l'intégration de la matière avec perte du mouvement, ou dans l'intégration du mouvement avec désintégration de la matière.

M. Spencer a démontré que le postulat de toute philosophie physique est l'affirmation de la permanence de la force. Nous ne pouvons ni prouver, ni nier que la matière est indestructible, que le mouvement est continu, que quelque chose ne peut pas venir de rien, ou rien de quelque chose; mais dans toutes nos idées nous supposons ces vérités; elles sont des nécessités de la pensée. Nous ne pouvons pas prouver que les uniformités cosmiques appelées lois de la nature sont absolues ou, pour emprunter les mots de M. Spencer, que les relations persistent entre les forces; mais nous pouvons prouver que, si nous acceptons la violabilité de la loi naturelle, nous admettons par le fait même que quelque chose est venu de rien ou rien de quelque chose. Si, par exemple, nous affirmons qu'une force agissante a disparu ou qu'une force contre-agissante, qui n'existait pas, est venue à être, ou si nous disons qu'une force qui agit aujourd'hui dans un sens peut agir demain dans un autre, ou que les éléments d'un produit donné peuvent se combiner en d'autres produits — toutes autres forces ou tous autres éléments restant les mêmes

— nous nions encore toute différence entre rien et quelque chose.

Si, donc, la matière et l'énergie sont indestructibles, comme nous sommes amenés à le croire par les conditions de notre entendement, il s'ensuit que jusqu'à ce que les forces de l'univers soient en parfait équilibre, il doit y avoir d'incessantes redistributions de la matière et du mouvement dans l'espace. Des portions de matière doivent changer de lieu à lieu, de combinaison à combinaison; l'énergie doit varier de mode. Il s'ensuit de plus que la redistribution de la matière et du mouvement prend nécessairement la forme d'une intégration de matière, conséquente à une déperdition du mouvement qu'elle contenait comme, par exemple, dans la contraction du métal fondu avec le rayonnement de sa chaleur; ou il prend la forme d'une accumulation du mouvement et d'une dispersion de la matière comme dans la conversion de l'eau en vapeur. Partout où existe un agrégat de matière dans lequel le mouvement continu est plus grand que dans l'espace environnant, il se produit évidemment une perte de mouvement et une intégration de la matière. C'est un processus d'évolution.

Ces généralisations — de la persistance de la force, du processus universel d'équilibre, de la nécessité physique de l'évolution — n'ont pu être combattues avec succès. Elles s'imposent, dès qu'on les comprend.

Elles sont aussi vraies pour la population sociale que pour la matière inorganique.

L'énergie d'une population n'est jamais plus qu'actuellement égale aux énergies actives et latentes du monde qui l'entoure. Par conséquent, il y a un échange continu et mutuel d'énergie et de matière entre une population et son milieu. Les forces inorganiques se convertissent en énergies sociales et organiques, les énergies sociales se reconvertissent en forces physiques.

Toute l'énergie dépensée dans la croissance et l'activité d'une population est empruntée au monde physique. C'est de l'énergie physique. Je voudrais exprimer ici ce que j'entends par « énergie sociale ». Dans tout ce livre, la société a été regardée essentiellement comme un phénomène de pensée et de sentiment. La pensée et le sentiment, en tant qu'états de conscience, ne sont pas de l'énergie. Pourtant, sans l'énergie, ils ne peuvent rien faire. Ils ne peuvent se manifester dans l'action extérieure que grâce à l'énergie physique des nerfs et des muscles. Donc, tout ce qui est fait, dans la société ou par la société, consciemment ou non, l'est par l'énergie physique. D'autre genre d'énergie, il n'y en a ni dans la société, ni ailleurs. Par conséquent, si nous parlons d'énergie psychique, nous employons par commodité un terme qui ne signifie pas autre chose qu'une forme spéciale de l'énergie physique, précisément la force nerveuse directement associée avec la conscience. Bref, quoique tous les phénomènes sociaux soient, pour la plus grande partie, des phénomènes conscients, il n'y a pas d'activité sociale qui ne soit de l'activité physique.

Les phénomènes sociaux, dès lors, dépendent de la transformation et de l'équivalence des énergies psychiques. La quantité et l'intensité de l'activité sociale sont proportionnées à l'énergie empruntée au milieu par le corps social et transformée en phénomènes organiques.

Cette loi peut aboutir à des généralisations spécifiques dont l'énumération sera brève.

La densité de la population dépend de la quantité de nourriture produite. Les débuts de l'évolution sociale, comme on l'a vu au chapitre de la population sociale, se trouvent toujours dans un milieu fertile. De plus, la densité de la population suit l'abondance de la nourriture, soit que les denrées soient obtenues directement du sol, soit qu'elles viennent de l'échange des objets manufactu-

rés ; toutes choses égales, l'activité et les progrès de la société dépendent de la densité de la population.

Une population clairsemée, éparpillée sur un sol pauvre, ne peut conduire sa production que par des méthodes primitives et sur une petite échelle. Elle ne peut jouir que de la division du travail la plus élémentaire : elle ne peut avoir d'industries manufacturières, toutes choses possibles à une population relativement dense.

Une vie politique très développée ne se trouve que là où la population est compacte. La liberté civile implique la discussion et celle-ci exige la fréquente réunion de grands nombres d'hommes qui ont des intérêts variés et qui regardent la vie de divers points de vue. Les mouvements pour l'extension de la liberté populaire ont, en général, commencé dans les villes. La révolution américaine et l'agitation anti-esclavagiste furent des produits aussi spéciaux de la vie urbaine que le sont le socialisme, le nationalisme et le mouvement pour l'impôt unique d'aujourd'hui.

L'éducation, la religion, l'art, la science et la littérature dépendent aussi d'une certaine densité de population. Les écoles, les universités, les églises, les journaux quotidiens, les grandes maisons d'édition, les bibliothèques et les musées, n'existent que lorsque la population par mille carré dépasse l'unité, et leur décadence est un des premiers symptômes de la décroissance de la population. Longtemps avant que la désertion des villages dans plusieurs de nos États de l'Est eût attiré l'attention des économistes, le déclin des écoles et des églises éveillait la sollicitude de la presse religieuse.

Une population étant donnée et tout restant égal, l'activité sociale varie avec les récoltes.

Certains phénomènes sociaux suivent les bonnes et les mauvaises années avec une régularité étonnante. Parmi eux sont le taux des mariages, la natalité et la mortalité.

Par exemple, en Bavière, les années de 1840 à 1845

furent tranquilles et prospères. Les mariages furent 29.500; 29.463; 29356; 29.490; 29.373. En 1841-47 les affaires subirent une crise et les mariages tombèrent à 28.331. Avec le retour de la prospérité, le nombre revient à 30.000. Une autre mauvaise année survient en 1853-54 et le nombre tombe à 26.939. La modification des lois sur le mariage en 1862 l'élève à 40.000; d'autres changements l'amènent à 60.000 en 1869. La guerre franco-prussienne le fait tomber à 40.707 en 1871. La fin de la guerre le remet à 52.045.

Ce phénomène a été soigneusement étudié et le statisticien allemand Hermann a formulé cette loi que le nombre des mariages à une époque donnée exprime l'expectation de prospérité répandue à ce temps et l'exprime d'autant plus exactement que la liberté économique du pays est plus grande.

La natalité s'élève dans les bonnes années et tombe dans les mauvaises. Le professeur Mayo-Smith, résumant les données statistiques à cet égard, dit : « Il est clairement établi que la cherté des aliments, les mauvaises années et les guerres ont une influence dépressive sur la natalité. En Allemagne, les années 1847 et 1854, suivant les années de disette de 1846 et 1853, eurent très peu de naissances. Celles qui suivirent la panique de 1873 montrèrent une diminution graduelle de la natalité dans la plupart des pays d'Europe, due sans nul doute au moindre nombre des mariages. Les effets de la guerre de 1870-71 furent ressentis en Allemagne. En Prusse, la natalité moyenne des années 1865 à 1878 fut de 37,8 par mille... Après la guerre, il y eut un relèvement de la natalité (39,7) compensant la dépression précédente ».

La rareté des vivres, les crises et les guerres affectent la mortalité. Cela a été prouvé par le nombre croissant des décès après 1846 en Irlande, 1853 en Allemagne, 1870-71 en France.

Toutes choses égales, les récoltes dépendent de la somme

d'énergie physique employée par la société en opérations agricoles. Toute substitution des forces de la nature à la force humaine augmente la production totale de nourriture.

La population et les récoltes restant les mêmes, l'activité sociale dépend de la somme d'énergie physique dépensée autrement qu'à produire la nourriture. Combien la vapeur et l'électricité n'ont-elles pas développé les activités politiques, religieuses, éducatrices !

C'est un corollaire de la persistance de la force que lorsque la matière va d'une place à l'autre, son mouvement suit la ligne de moindre résistance ou de plus grande traction. Dans la redistribution de la matière et de l'énergie au sein de la population et entre le milieu et la population, cette règle est parfaitement suivie.

L'activité sociale suit la ligne de moindre résistance. La population est relativement dense dans les climats chauds. La colonisation suit les côtes et les vallées. Les États expansifs respectent le territoire des forts et envahissent celui des faibles.

Partout où a été offerte une opportunité économique, des masses d'hommes sont arrivées et sont restées jusqu'au jour où la diminution des profits les a poussées ailleurs. Si notre imagination pouvait peindre cette distribution de l'humanité, nous la verrions en mouvement constant : mais ici les milliers d'êtres mouvants seraient dispersés et là étroitement réunis.

La concentration de la population dans les cités n'est qu'un autre exemple de la même loi, car les villes, en somme, offrent le plus d'opportunités pour des emplois. « Certaines attractions, dit M. Courtney, semblent être toujours agissantes, éloignant la vie de là où elle naquit, pour l'amener dépenser ailleurs son activité. En mûrissant, elle va de son berceau à son atelier ». Dans le siècle actuel, l'humanité s'est portée de son pays natal de la campagne aux centres agités du commerce et de l'industrie.

La ligne de moindre résistance dirige aussi les occupations, le mouvement des échanges, les voies de communication, les emplois du capital et du travail, la politique législative et administrative, les mouvements religieux, scientifique et éducateur. Enfin, elle tend à garder les activités sociales dans leur canal originel.

Une autre conséquence de la persistance de la force est que l'action et la réaction sont nécessairement égales, et, par suite, une autre conséquence est que le mouvement est forcément rythmique.

Les activités sociales sont périodiques. Les récoltes sont alternativement abondantes et maigres. Les échanges, dans les foires et marchés, sont rythmiques, et la balance du commerce international change sans cesse. Les prix montent et baissent. Les crises industrielles alternent avec des périodes de prospérité industrielle. La marée de l'immigration a son flux et son reflux. La guerre alterne avec la paix, le conservatisme avec le libéralisme. La religion, la morale, la philosophie, la science, la littérature, l'art, la mode, sont sujets à la loi du rythme.

Dans la redistribution de la matière et du mouvement entre la société et son milieu, où il y a, dans la population, une plus grande augmentation de masse que de mouvement, et le changement tend, en somme, à l'intégration sociale, où il y a une perte plus grande d'énergie que de matière, et le changement tend, en somme, à la dissolution sociale. Ou la population empiète sur le milieu, ou le milieu empiète sur la population.

La tendance vers la dispersion existe lorsque, concurremment avec la multiplication de la population et une augmentation de l'énergie individuelle, l'industrie est impuissante à assurer des bénéfices augmentant.

D'ordinaire, cette tendance ne devient pas assez puissante pour dominer l'inertie, jusqu'à ce que le groupe soit large. Jusqu'alors, les groupes restent donc unis et soumis

à toutes les influences qui tendent à une intégration plus grande.

Si dans une masse quelconque de matière, le processus d'intégration se prolonge, ce n'est que le commencement d'une série d'inévitables changements physiques qui deviennent de plus en plus compliqués. La masse subit nécessairement la différenciation et ses parts différenciées subissent la ségrégation.

Puisque les unités de matière dans la masse intégrée sont de diverses positions, elles ne peuvent pas être également affectées par le mouvement. Une inégale exposition à des forces égales, ou une exposition semblable à des forces inégales, ou les deux, doivent modifier le caractère et les conditions des unités. Le résultat, c'est la différenciation.

Lorsque divers genres et arrangements d'unités ont été produits, les unités semblables exposées à des forces pareilles ou égales sont affectées de diverses façons. Leur similarité devient plus marquée ou elles se fondent. Le résultat, c'est la ségrégation.

Des expositions différentes des diverses parties de l'agrégat social aux forces environnantes aboutissent à la différenciation sociale.

La multiplication des effets amène à de nombreuses différenciations secondaires qui augmentent l'hétérogénéité.

Tant que les unités de l'agrégat social sont exposées également à des conditions identiques, elles se modifient de même façon. Le résultat, c'est la ségrégation d'unités semblables, — une intégration secondaire au milieu de l'intégration plus large qui est la phase primaire de l'évolution sociale, — et une délimitation plus grande entre les parts différenciées entre lesquelles s'est scindé l'agrégat.

Les conditions externes de climat et de nourriture, par exemple, groupent ensemble des natures semblables. La ressemblance ethnique groupe des hommes de pareilles qualités mentales et morales, constitue ainsi la base de la

nationalité; les types nationaux semblables, séparés, tendent à se réunir. Les hommes d'aptitudes pareilles sont groupés par leurs occupations. Il y a une ségrégation de politiciens, de prêtres, d'hommes de lettres, d'acteurs et d'artistes, de mécaniciens et de laboureurs. Divers sous-groupes aboutissent à la formation des partis politiques, des sectes religieuses, des « sociétés » mondaines.

Cette loi se vérifie d'une façon frappante dans la distribution des immigrants. Les Allemands vont dans l'Illinois et l'Iowa. Les quatre cinquièmes de l'entière immigration allemande se trouvent dans la division nord-centrale des États-Unis. Les Irlandais restent dans l'Est, sur la côte, de New-York jusqu'au Maine. Les Suédois et les Norvégiens cherchent à se fixer dans le Minnesota, le Wisconsin, tandis que le grand courant d'immigration italienne va au Sud, avec la République Argentine, qui semble destinée à être une Italie américaine, comme la Nouvelle-Angleterre a été une Amérique britannique.

Ces divers groupes ethniques restent longtemps séparés. D'une comparaison faite sur les divers groupes des États-Unis, le recensement de 1880 déduit la règle que partout où de grands nombres des deux sexes d'une nationalité se trouvent réunis, il y a très peu de mariages avec une autre. A New-York City, par exemple, les Allemands épousent des Allemandes, les Irlandais des Irlandaises, les Italiens des Italiennes. Les coutumes, les traditions, les croyances, jusqu'au langage des immigrants, montrent une plus forte tendance à persister, dans le Nouveau-Monde, et à modifier notre vie sociale et politique, qu'on ne l'aurait cru possible.

Il est évident qu'aussi longtemps que continue l'intégration, l'énergie interne de la masse n'est pas totalement disparue. En outre, dans aucune agrégation, la perte du mouvement et l'intégration de la matière ne sont absolument isolées du processus contraire; quelque matière se perd et quelque énergie s'absorbe de temps à autre. C'est

une part importante du processus de l'évolution dans les corps organiques.

Ce mouvement interne cause d'autres complications du processus évolutionnaire. Par suite des nouveaux arrangements de matière qui ont eu lieu, le mouvement interne lui-même subit une nouvelle distribution dans la masse. Il survient ainsi une autre multiplication des effets; il y a de nouvelles différenciations et de nouvelles ségrégations et une délimitation croissante de ces différenciations et de ces ségrégations.

Dans la population sociale, plus que dans toute autre masse de matière, le mouvement est simultanément perdu et absorbé. C'est pourquoi une population sociale est plus mobile et plus plastique que toute autre agrégation, et les redistributions secondaires de mouvement et de matière sont plus fréquentes et plus compliquées dans la société qu'ailleurs. L'évolution sociale est complexe au plus haut degré.

La ségrégation due au climat définit de plus en plus les zones de population. Les hommes de même langage et de semblable caractère racial vivent ensemble dans des territoires définis. Les ségrégations dues à la vocation deviennent des distinctions de classes. Les classes gouvernantes, sacerdotales, littéraires, marchandes, ouvrières et agricoles ne se fondent pas quand vieillit la société. Elles deviennent plus tranchées. Toute réforme sociale qui compte sur la fusion des classes est destinée à la banqueroute.

D'accord avec les changements structuraux de la société, vont des changements de fonction. Les redistributions de matières sont suivies de redistributions similaires du mouvement conservé. Les fonctions sociales, comme la structure sociale, augmentent en cohésion, hétérogénéité et précision.

Au commencement, les activités économiques, politiques et religieuses de la société sont incohérentes. Il n'y a au-

cune connexion entre l'ouvrage d'un homme et celui d'un autre. Il n'y a pas de combinaison d'efforts dans la chasse, la pêche ou le culte. Plus tard, il survient des combinaisons délibérées dans chaque mode de l'activité humaine. Au début, tous travaillent, pensent et prient de même; mais, ensuite, toute méthode possible de travail, tout plan possible de gouvernement, toute nuance de religion font leur apparition. L'activité est d'abord peu gouvernée par la précision du but. La continuité de l'effort et l'adaptation des moyens aux fins caractérisent la vie politique, les affaires et les entreprises ecclésiastiques.

L'évolution complexe est un équilibre mouvant. Une certaine balance est maintenue entre les parts différenciées qui leur donne une certaine stabilité statique, quoique par la perte et le gain simultané de matière et l'incessante redistribution de l'énergie qu'elles contiennent, elles soient dans une condition essentiellement cinétique, subissant de perpétuels changements de dimension, de forme, de composition et de rapports mutuels.

Un haut degré d'évolution n'est donc possible que si la perte nette de mouvement et l'intégration de la matière ont lieu lentement, puisque plus lent est le changement et plus grand est le nombre possible de redistributions du mouvement, et, par suite, plus grand est le nombre et plus grande la précision des différenciations et ségrégations résultantes.

Toutes les activités sociales tendent à l'équilibre, mais, pendant une période infinie, ce peut être un équilibre mouvant.

Un haut degré d'évolution ne sera atteint par une société quelconque que si le mouvement perdu n'excède que légèrement le mouvement gagné, et si le processus évolutif va ainsi lentement. La croissance rapide et les réformes vite accomplies sont instables, incomplètes et décevantes.

Comme tout mouvement est rythmique, une agrégation qui perd et gagne de l'énergie en perdra, dans une période, plus qu'elle n'en gagnera, et dans une autre période, en gagnera plus qu'elle n'en perdra. Dans le premier cas, la société subit des changements évolutifs; dans le second, les changements de désintégration prédominent. Parmi les éléments désintégrés, une re-évolution peut commencer, que suivra plus tard une autre dissolution.